

Chers amis, nous voici réunis en ce premier jour de l'année et de surcroît pour un culte. Commencer l'année par un culte, un privilège ! Cela n'arrive que tous les 7 ans !

C'est très curieux mais, si ailleurs dans le monde, il y a assez souvent des cultes le premier de l'an - je le sais notamment pour la tradition luthérienne, parce que ce matin-là à la télévision, ma mère ne regarde ni le ski, ni le tennis, mais bien une célébration retransmise par l'une des chaînes officielles allemandes... - à Genève, en revanche, l'usage semble s'être perdu en route.

Nous avons, certes, un culte solennel à la cathédrale le matin du 31 décembre, introduit par un certain nombre de coups de canons en lien avec le nombre des cantons de la Suisse : il s'agit du culte de la Restauration. Cela signifie que nous savons faire mémoire du passé et de l'histoire ancienne.

Pendant quelques années, il y a eu un culte à la cathédrale, la nuit du 31. Un culte bilan et de reconnaissance pour l'année qui se termine, peut-être aussi un temps de remise de ce qui a été plus particulièrement difficile, ou encore un moment pour d'une certaine façon conjurer le passage de l'an.

Ces cultes suivent en cela les pratiques de la presse et des médias où vous avez pu retrouver par tranche de deux mois ce qui s'est passé en Suisse et dans le monde durant l'année 2022. Un seul culte pour tout le canton pour faire mémoire de l'histoire récente.

Cette année, cette célébration a quitté la cathédrale. A l'initiative d'une équipe de prédicatrices et de prédicateurs de la Région Centre-Ville Rive Gauche, en effet, une veillée de Nouvel An a été organisée au temple des Eaux-Vives avec, annoncé au programme, « après minuit, boissons et friandises à la salle de paroisse ».

Pour les mélomanes, le premier de l'an correspond, évidemment, au concert du Nouvel An retransmis en mondovision de Vienne. Et c'est un très beau rendez-vous, une invitation à commencer l'année par de la poésie, de la beauté, par la petite voix qui se donne parfois à entendre à travers la musique et qui vous donne des frissons. Une décoration florale somptueuse éblouit vos yeux, il y a là une magnifique invitation à entrer dans l'année non pas par de l'action mais en écoutant et en prenant, peut-être, conscience qu'avant d'être action - fût-elle la plus héroïque - la vie est d'abord gratuité et don.

Pour qu'il y ait un culte à Genève le 1^{er} janvier, il faut déjà que cela soit par la contrainte du calendrier ! Dans notre pastorale, il y a eu une petite hésitation à garder le culte - probablement en pensant que le peuple protestant de la Région, aurait soit veillé tard soit privilégierait la grasse matinée. D'ailleurs, consultant le Journal Réformés, j'ai découvert que deux Régions : la Région Salève et la Région Plateau Champagne ont carrément renoncé à maintenir un culte. Sont-ce les Régions les plus enclines à fêter ? A Plateau Champagne il y a bien le mot Champagne, mais est-ce la raison ?

Même dans les hôpitaux où, en principe, les fidèles ne veillent pas tard, pas de culte !
Le nœud de la difficulté se trouve-t-il du côté des pasteurs et du sens ?

Cinq Régions ont choisi de maintenir un culte pour toute leur Région et quatre d'entre elles ont confié la tâche de la présidence du culte à un retraité ou un laïc. Cela signifie-t-il que le corps pastoral s'est senti plus à l'aise avec l'idée de privilégier le témoignage lors des fêtes du Réveillon, sur les pistes de ski ou dans les discothèques ? Ou que, confiant la tâche de prêcher ce jour de l'an à des retraités, il est embarrassé par la notion de nouveauté ?

Un culte du premier de l'an ? Pour quoi faire ?

Un moment pour placer devant Dieu l'année qui vient ? La lui confier ? Lui demander d'y être présent ? En somme une façon de lui suggérer de nous souhaiter une bonne année !

Le jour de l'an et, sauf erreur jusqu'au 15 janvier, il y a cette très belle tradition qui veut qu'on s'adresse des vœux, de bonheur, de santé, d'épanouissement dans son travail. Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous mais je suis à la fois touché et toujours un peu emprunté par cette pratique, au demeurant très sympathique.

Touché par la perspective de s'adresser mutuellement des vœux - entendez des paroles positives - mais, par ailleurs, emprunté par la perspective de se dire à tous la même chose. Alors quelle valeur pour ces vœux ? Un rituel comme un autre ? Une simple question d'éducation ? Un effet de courtoisie ?

Vous vous souvenez peut-être des vœux de Madame Somaruga dans sa boulangerie ou de ceux de l'un ou l'autre conseiller fédéral qui s'étaient révélés aboutir à une année totalement à l'opposé des vœux. Avec le recul, les journalistes ne les ratent pas et cela prête à rire. Alors, des vœux, à quoi bon ? Et pour quel effet ? Dans le meilleur des cas pour rire ?

Tous les jours - souvent sans en être vraiment conscients - nous nous adressons des vœux. Par exemple, lorsque nous disons bon-jour, d'une certaine façon, nous exprimons une orientation pour la journée de la personne que nous rencontrons. Mieux encore, lorsque nous utilisons le terme familier « salut », singulièrement nous recourons à un terme qui se réfère à une transcendance et dit, en un mot, quelque chose non seulement de la santé physique ou psychique mais aussi spirituelle de l'autre : « le salut ». De temps à autre nous terminons notre journée en nous demandant mutuellement comment elle s'est déroulée, mais combien de fois est-ce vraiment pour vérifier l'efficacité de nos vœux du matin ?

Concernant les vœux de l'an nouveau, force est de constater que certains d'entre nous connaîtront des difficultés cette année, d'autres sans doute s'en iront ? Les vœux de bonheur, de santé, ne conjurent donc rien ou pas grand-chose. Faut-il dès lors renoncer aux vœux sous prétexte de leur efficacité relative ?

Réfléchissant à tous ces termes, à les retraduire dans une perspective de foi, j'avais suggéré une année que nous pourrions nous bénir les uns les autres. Mais cela restait marqué par le temps qui passe.

Comment aller vers la nouvelle année en visitant l'inconnu, en acceptant de s'exposer à l'inconnu ? Quelle parole nouvelle pour un an nouveau et une parole pour tous - ceux qui finiront l'année et ceux qui ne la finiront pas ?

Cette parole, je suis allé la chercher dans le passage de l'épître aux Galates au chapitre 3. Qu'en avez-vous pensé ? Qu'en avez-vous retenu ? Un texte emberlificoté ? C'est vrai qu'il n'est pas facile.

Et pourtant c'est un texte proposé par les calendriers liturgiques pour le premier de l'an et j'ai découvert que le réformateur Martin Luther avait choisi ce texte pour le premier janvier 1522, l'année qui a suivi son excommunication à la Diète de Worms en 1521. Ceci explique peut-être cela.

Alors que dit ce texte ? L'apôtre tente d'y articuler non des vœux mais une nouveauté. Il emploie quatre termes forts : 1) la promesse, 2) l'héritage, 3) la loi et 4) la foi.

1) La promesse c'est celle faite à Abraham : l'homme était sans enfant, sans perspectives d'avenir, sans Vie (!) . A une époque où l'on ne croyait pas encore à la résurrection, l'essentiel était d'avoir une descendance. En ajoutant votre nom à la suite de celui des pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob - dans mon cas jusqu'à Dieu de Michel - votre descendance vous assurait d'être maintenu dans l'alliance par la simple nomination de votre nom, d'où l'importance des généalogies dans la Bible.

Abraham, l'homme sans descendance, à qui il a été promis non seulement un héritier mais une descendance aussi nombreuse que les étoiles. Vous connaissez les doutes du patriarche - et on les comprend vu son grand âge, ses tentatives d'arranger la promesse à travers le détour de sa servante Hagar - une pratique de mère porteuse admise alors. Abraham est devenu, malgré ses doutes, la figure par excellence de la foi pour les trois monothéismes. Pourquoi figure de la foi, sinon parce qu'il était la figure par excellence de la promesse, d'une promesse maintenue envers et contre tout, indépendamment de sa réception - de ses doutes et de ses questions (Abraham a cru à la promesse mais par moment a flanché...) - et, en cela, vraie promesse.

2) L'héritage, pour Abraham c'est la promesse d'un héritier ; pour tous les descendants d'Abraham, c'est d'être au bénéfice de la promesse. Un héritage promis au juif par la filiation maternelle, qui est acquis, offert au chrétien par le Christ (Romains 8, 17). Cet héritage est dit « incorruptible, sans souillure, et sans flétrissure » (1 Pierre 1,4). L'apôtre tente, là, de dire une réalité qui échappe au temps qui passe et qui parfois émousse jusqu'à la foi la plus solide, une réalité différente de tous les vœux que nous pouvons formuler année après année, de tous les buts que nous pouvons nous fixer et qui, une fois atteints, sont appelés à disparaître.

Il s'agit, au cœur d'un monde qui passe, de nous ancrer dans une promesse inaliénable, un point qui ne donne lieu à aucun développement et qui ne nécessite aucun ajout.

3) La loi est le troisième terme employé par l'apôtre pour nous ancrer dans cette nouveauté absolue, la loi et sa différence d'avec ce qu'est la nouveauté. Quelques versets avant notre passage, l'apôtre Paul dit de la loi qu'elle est venue en second, quatre siècles après la promesse, mais qu'elle n'abroge pas la promesse faite à Abraham. La loi est décrite ici littéralement en grec comme « un pédagogue », traduit dans la traduction œcuménique de la Bible comme « le surveillant, en attendant le Christ » (v 24). La loi - qui commence par « je suis le Seigneur ton Dieu qui t'a libéré d'Égypte » - a été donnée pour vivre libre mais, assimilée par l'humain et déconnectée de Dieu, elle a fini par l'asservir. Là où on peut percevoir cet asservissement, c'est dans la question récurrente posée à Jésus par le légiste d'abord (Luc 10, 25s) puis par un notable ou un jeune homme riche « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en partage ? ». Elle sous-entend que la liberté et la vie de Dieu est assujettie à une action de l'humain (qui cherche à assurer son salut). On retrouve cette question chez tout indépendant, maître de ses horaires, qui pourrait se demander sans cesse quand il en a fait assez. On retrouve encore cet asservissement de la loi face aux questions existentielles profondes de la vie, telle la contraception puis l'avortement il y a quelques années, l'homosexualité et les questions de genre aujourd'hui. A chaque fois, devant le vertige qui s'ouvre devant nous, quand on ne sait plus comment ça continue, la loi naturelle refait surface et le critère devient ce qui est naturel, sans penser que la guerre, violence, la jalousie, la haine sont, elles aussi, hélas, on ne peut plus naturelles. Pour le protestantisme, en raison du péché, l'humain n'est pas libre. Il le devient en Jésus-Christ. Pourtant, souvent, lorsque l'on a des difficultés, on cherche du côté du « naturel » et on oublie Jésus-Christ.

Réussir à dépasser la loi, c'est tout un combat. La seule raison d'être de la loi pour l'apôtre, c'est finalement de nous conduire dans une telle impasse qu'il ne nous reste pas d'autre possibilité que de nous en remettre entièrement à la grâce.

4) La foi est le dernier terme que l'apôtre emploie. La foi, comme d'ailleurs la joie, n'est pas le fruit d'une décision humaine. La foi, ici, est décrite comme une réalité qui « vient » (v 23) ; elle survient, elle est donnée, elle n'est pas déductible des événements extérieurs ou intérieurs de nos vies, elle est de l'ordre du miracle, elle trouve sa source en Dieu, dans l'action de Dieu en nous par le Christ et l'Esprit Saint - ce que l'Évangéliste, Jean appelle aussi la naissance d'en haut. La foi est confiance dans l'inconnue et l'invisible, elle est abandon à Dieu. La nouveauté de la vie ne nous est pas accessible par nous-mêmes ; elle nous est donnée par le Christ.

On comprend, à partir de là, cette affirmation très moderne de notre texte : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus ni l'homme ni la femme ; tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ ». Face à cette nouveauté absolue, qui toujours est devant nous, les différences religieuses ou politiques (juif ou grec) ou de société (esclave ou libre) et même les questions de genre deviennent relatives et secondaires.

Cette nouveauté absolue et cette assurance dépassent les changements d'années. Elle vaut pour celles et ceux qui seront encore là l'année prochaine comme pour celles et ceux qui ne le seront plus.

Le Christ est notre vie et c'est en lui que se trouve notre présent et notre avenir véritable.

Nous ne pouvons pas le comprendre, nous ne pouvons pas l'expliquer, nous sommes comme contraints de faire confiance.

A côté des bons vœux - simples formules de politesse ou souhaits pour conjurer le temps, formules de bénédiction pour certains - année après année, nous avons à rappeler que la seule vraie nouveauté pour nous, c'est celle qui nous est offerte en Jésus-Christ, liberté absolue, acquise une fois pour toute, vie imprenable et éternelle offerte à toutes et à tous et, plus particulièrement, à nous, aujourd'hui.

Amen